

II.

Sur la fin de juillet, comme j'étais retourné à Ravenay, je n'oubliais pas la jolie meunière. Je pris un certain détour pour passer au moulin. L'étang était presque à sec, le moulin ne tournait pas ; mais, sur les bords de l'étang, les gens de la maison fanaient du foin. Je me mis à l'ombre dans une touffe d'oseraie, en spectateur invisible. Je reconnus bientôt Henriette et non loin d'elle son cousin le dragon, qui avait mis de côté l'uniforme et les insignés de brigadier, Henriette était rêveuse ; elle retournait ses fourchées d'herbe avec une nonchalance amoureuse qui faisait sourire son cousin, mais qui faisait damner sa mère.

—Alerte ! disait la vieille meunière, allons bon train !

Mais l'amour seul allait bon train ; ce n'étaient qu'œillades passionnées, jolis propos saisis au vol, espérances, souvenirs, que sais-je ? cela ne me regardait pas. Je m'étais assis sur le bord de l'étang, dans la sérénité d'un pêcheur à la ligne ; je regardais les amans à la dérobée, tout charmé de ce spectacle agreste qui ne me coûtait rien. Enfin, tant bien que mal, les faneurs retournèrent jusqu'au dernier brin d'herbe.

—Pour notre peine, ma tante, dit le dragon en se voyant au bout du pré, nous allons goûter dans l'île ; n'est-ce pas Henriette ?

—Oui, oui, dit Henriette étourdiement.

—C'est bel et bon, dit la meunière, mais nous n'avons guère de temps : il faut traire, battre le beurre, cueillir des fèves et faire le levain. On ne va dans l'île que le dimanche.

—Ma tante, reprit le dragon, j'irai cueillir des fèves, je ferai le levain, mais, pour l'amour de Dieu, accordez-nous un petit quart d'heure, le temps de manger en bon chrétien notre fromage à la pie ; voyez la barque est là qui nous attend.

Le dragon chanta entre ses dents :

L'amour est le plus sage
De tous les matelots :
Avec lui le passage
Est si doux sur les flots !

La tante plutôt que la mère avait souri, un sourire légèrement attristé, un sourire qui me toucha au cœur.

—Que voulez-vous ? dit-elle à la servante il faut bien gâter un peu ses enfans.

Le dragon et la cousine étaient près de l'étang : Henriette descendit d'un pied léger en mordant à belles dents un morceau de pain de méteil. Le dragon démarra d'un coup de pied ; il fit deux rames des sabots de sa cousine et mena la nacelle à bon port.

C'était une petite île presque découverte, où je voyais des touffes de roseaux d'ajoncs et de luzerne en graine, sous quelques saules de mauvaise venue. Ce n'était rien moins qu'un oasis, mais c'était une île,—et Dieu sait ce que vaut une île pour des amans.—La nacelle aborda sur un lit de roseaux.

—Déjà murmura Henriette.

Le dragon retroussa ses moustaches : comme il savait un peu la mythologie, il ne manqua pas de dire à sa cousine que, pour faire le voyage à l'île de Cithère, il ne fallait pas plus de temps.

—Ce n'est pas la peine reprit Henriette ; mais prenez donc le panier au fromage. Est-ce que vous n'avez pas faim ?

Le dragon voulut répondre par un baiser à l'abri du saule.

—Ecoutez, mon cousin, vous n'êtes pas raisonnable, voilà quatre jours que vous ne me parlez plus de mariage.

Enfant ! le baiser que je vais te donner est le meilleur des contrats de mariage.

—Voyons, asseyons-nous là, paisiblement, monsieur. Vous ne savez pas, j'ai rêvé qu'on faisait la guerre, vous étiez parti, j'étais toute seule au moulin. Ah ! comme j'ai pleuré !

—Vous êtes une folle ; est-ce qu'on fait la guerre aujourd'hui, si ce n'est à vos appas ?

—Vous prenez tout en riant, mon cousin.

—Oui je prends tout en riant (et il eut l'air de poursuivre en lui-même : le temps comme il vient, les femmes comme elles sont). Dormez en paix : dans trois semaines je ne dirai plus *ma petite cousine* : je dirai *ma petite femme*. Nous serons heureux comme à la fin des contes de fées.

Henriette rougit en silence.

C'était un charmant tableau digne de Boucher ou de Fragonard, que la vue de ce beau soldat et de cette jolie meunière goûtant assis sur l'herbe, un beau soir de juillet, dans une île de vingt pieds de long, sous un doux rayon de soleil couchant, mais surtout sous un doux rayon d'amour. "O Seigneur Dieu ! dis-je en m'éloignant, faites que nous n'ayons pas la guerre !"

III.

Vers la fin de janvier, en revenant à Paris, je repassai encore par la vallée de Ravenay. Dès que j'entrevis la cheminée du moulin au travers des arbres dépouillés, je pris un petit sentier fuyant par la prairie, j'allai droit à l'étang. Grâce au dernier dégel et aux grandes pluies de l'avant veille, l'étang débordait partout ; le moulin était noyé, comme on dit il ne pouvait tourner, le ciel était triste à mourir, il neigeait un peu, par intervalles le vent gémissait dans les saules. Je fus tout d'un coup saisi d'une mélancolie amère ; je secouai mon manteau comme pour rejeter les flocons de neige et le frisson de la mort. En vain je cherchai le petit jardin où Henriette m'avait cueilli des violettes, l'île des saules où quelques mois avant elle était si souriante et si rêveuse avec son amant ; je ne vis plus que les branches nues des saules. Près de la vanne, je découvris bientôt les débris de la jolie nacelle où j'avais vu ramer le dragon avec les sabots de sa belle cousine. "Quoi ! me disais-je, l'hiver est-il donc si terrible ici ? l'hiver a passé partout, il n'a fait grâce à rien, plus un seul souvenir souriant de ces fraîches amours !"

Et comme je levais les yeux au ciel, je vis la fumée qui fuyait en blonds nuages de la cheminée rouge du moulin. Je ne pus m'empêcher de passer devant la porte. "Qui sait ? disais-je, je les verrai peut-être, le cousin et la cousine, se chauffant au coin d'un bon feu, le cousin racontant de gaillardes histoires du régiment, la cousine l'écoutant tout en épluchant sa soupe, ou tout en filant son lin. C'est un dernier tableau qu'il faut voir. Je prends trop de joie au bonheur de ces deux amants pour n'en pas être témoin, ne fut-ce que par la fenêtre.

Je descendis ; la porte était fermée. Je l'ouvris à tout hasard en demandant mon chemin. Je vis au coin du feu la bonne vieille meunière qui pleurait toute seule. Je m'approchai d'elle avec sollicitude.

—Qu'avez-vous, ma pauvre femme ?

—Hélas ! monsieur, me dit-elle, vous ne pouvez pas comprendre mon malheur : on a enterré ma fille avant-hier.

—Enterrée ! dis-je tout saisi d'effroi et de douleur.

—Oui, monsieur, un vertige, un égarement, un désespoir.... Elle n'a voulu me rien dire. J'ai trouvé sur elle une lettre de son cousin. Tenez, monsieur, si j'osais, je vous prierais de me relire cette triste lettre, qui a été son vrai coup de mort.